

Un chalet, témoin du retrait d'humanité et de la fonte relationnelle

Le temps va plus vite qu'on ne le croit. Les flux et reflux sociaux marquent vite notre vie. Un jour, comme en nous retournant sur la piste toujours suivie, nous voyons ce qui a disparu et ce qui est maintenant là. Une génération, c'est un jour, une heure, une seconde dans l'histoire d'un pays, dans le récit de la vie de la Terre.

Je viens vous parler ici à la fois des changements conséquents constatés dans les 50 ans passés concernant la vie de vallée et de chalet mais aussi éclairer ce statut hybride ou indéterminé où nous nous plaçons, que nous jouons, avons utilisé ou qui nous collent à la peau; entre gens du coin, membres de famille du pays, habitués, habitants de résidence secondaire.

En 1968, je ne suis pas né dans ce chalet mais j'y suis venu âgé de deux mois à peine et j'y reviens par à coups ou régulièrement depuis. Ce chalet a été construit par mon grand-père et son équipe dans les années 30 comme quelques autres de la vallée. Bretonne de Paris, ma grand-mère (1910-2013) fut institutrice du village de Bionnassay, une dizaine d'années à cette période. A cette époque, c'était une punition que d'être envoyé dans une région de montagnes. Elle avait demandé sa mutation après avoir enseigné dans le bidonville d'Aubervilliers et fut ravie d'être proche du Mont Blanc et dans la nature. Ma mère est née en novembre 1937 à St Gervais, premier gros bourg en descendant. Le chalet, à 1600 m d'altitude environ, est isolé mais il est tout près, en contrebas, d'un arrêt du train à crémaillère (Tramway du Mont Blanc) et sur le bord de la piste conduisant au Col de Voza, en Haute-Savoie.

En fait, il y a trois constructions en bois simples avec des toits de tôle, le mobilier est fait main dans de l'épicéa. Les constructions sont composées de mazots¹ ; utilisés comme pièces d'entrée, ils s'ouvrent sur une extension, un bâtiment en long, bas de plafond et avec un étage. L'intérieur est spartiate, il y a eu le téléphone, l'eau de source puis depuis 8 ans l'eau de ville. L'électricité arrive, nous terminons la ligne. Un poêle dans chacun des deux gros chalets chauffent aussi l'eau pour la toilette, une gazinière par maisonnée et pas de douche. Et tout ça, pour une surface totale de 150 m². Voilà, l'habitat est simple, spartiate calqué un peu sur la forme des refuges.

Commençons par le service public qui recule, se retire. Je me souviens du postier qui passait au chalet, venait jusque sur la terrasse et faisait une partie de sa tournée à pied pour distribuer le courrier aux chalets uniquement accessibles par chemin. Il utilisait le tramway du Mont-Blanc mais marchait beaucoup et haut. Il venait même en hiver, à ski ! Non seulement on lui donnait nos lettres mais on lui achetait les timbres, tout cela tenait dans son sac et sa sacoche de cuir.

Ensuite, la boîte aux lettres fut installée sur le bord de la piste à 100 mètres des bâtiments.

Maintenant, c'est encore plus loin, les boîtes des chalets au dessus du village sont alignées et rassemblées en un bloc, à côté des wc publics, au parking, en bas, après le dernier hameau, là où commence la piste réservée aux riverains. Nous ne voyons plus le facteur qui monte en voiture. Nous faisons un aller-retour d'une demi-heure de marche ou passons par la boîte lors de balades pour récupérer notre courrier.

Le train à crémaillère ne servait pas qu'au tourisme, il desservait et rendait service à nombre de chalets des hauteurs. Sur tout son parcours, il déposait bouteille de gaz, sacs de pain, courses et cageots d'alimentation. Je me souviens que mes parents écrivaient une longue liste de course que le

1 Mazot : petite « habitation » démontable fait de madriers de sapins ou mélèzes, entrecroisés aux angles, qui étaient installés plus loin que l'habitation principale posée elle sur des pierres et qui étaient des coffre-forts, mettant à l'abri, surtout du feu, les richesses (draps, nourriture, graines...)

TMB ou le facteur donnait à l'épicerie tout en bas, au Fayet, au départ du tramway. L'épicier enveloppait dans du papier journal les victuailles, les légumes et les œufs. Il rangeait ça soigneusement dans des grosses caquettes à oranges aux fermetures en fil de fer qu'on tordait. Les employés du train chargeaient le tout pour que ça monte aux alpages et nous récupérions le tout à notre gare d'altitude. Les anciens montaient des matériaux de constructions tandis que les machinistes et chauffeurs du TMB n'hésitaient pas à aider au chargement et déchargement. Quant à moi, je me souviens être monté au chalet, en famille dans les années 80 avec chat, poules, bonbonnes, sacs et cartons de bouffe. Mon père avec son cacolet² surtout mais toute la famille aidant, on descendait alors au chalet tout notre barda pour un long séjour. Depuis Vigipirate³, la bouteille de gaz est interdite dans le TMB. Un wagon spécial montait les marchandises mais c'était si compliqué de savoir quand il montait que personne ne l'utilisa beaucoup, permettant ainsi à l'opérateur du train qui détient nombre de téléphériques, remontées et autres tramways, immeubles et tire-fesses de la région de stopper « le service ». Si le train se concentre de plus en plus sur le tourisme et exclu ce qui pourrait ralentir les flux ou grignoter de l'espace voyageurs, du même mouvement les habitants de la vallée utilisèrent de plus en plus leurs 4 x 4 créant aussi une situation dont ils se plaignent encore.

Après les avoir longtemps porté sur le dos, nous avons brièvement fait monter nos bonbonnes par des ânes puis nous les acheminons aujourd'hui par véhicule à moteur.

Aujourd'hui, nous pouvons encore appeler la boulangerie d'en bas et nous faire livrer gracieusement notre sac de pains, viennoiseries par le TMB. Mais jusqu'à quand ? Les impayés augmentent, les habitants des chalets hauts oublient d'honorer leurs factures avant de rentrer chez eux et le TMB est moins fiable qu'avant ...

L'électricité arrive au chalet, le téléphone fixe y fut installé et internet n'est jamais venu. L'arrivée des portables rendit inutile l'abonnement téléphonique, on le supprima. Et il est très difficile de maintenir l'alimentation électrique. Nous sommes en bout de ligne, dans une zone qui peut être soumise à un climat dur, vents violents et chutes d'arbres. Autrefois EDF savait où était la ligne et venait réparer. Maintenant, la privatisation passée par là, nous avons extrêmement de difficulté à ce qu'Enedis assure la fourniture. Il faut appeler une plateforme perdue dans un autre département ou à l'étranger, les agents envoyés ne savent pas trouver l'installation et bien souvent il faut les guider, sécuriser la ligne tombée au sol, dégager les sapins qui s'appuient sur le fil, débroussailler le couloir de son passage...bientôt la raccrocher au poteau ?

L'eau fut longtemps celle d'une source qui est devenue instable parce que de ruissellement. L'alimentation d'une vieille cuve enterrée n'est plus possible, un glissement de terrain a ensuite éloigné la source de notre captage. Il a fallu se résoudre à se connecter sur le réseau eau de ville qui fut installé il y a une quinzaine d'années. Et nous devons maintenant rejeter nos eaux sales dans un tout à l'égout qui doublait cette tranchée. Zone Natura 2000 doublé d'une réglementation de haute-montagne, même si le secteur est très escarpé, nos rejets modestes et très peu chimiques, nous devons nous y conformer, à nos frais.

2 Cacolet, mot venant du Béarn, espèce de porte-charge à bretelles permettant d'arrimer de lourdes caisses et d'emprunter des pistes accidentées ou chemins étroits pour acheminer, parfois en plusieurs voyages, un chargement sans l'abimer.

3 1991, Guerre du Golfe, première fois que l'armée française est mobilisée sur le territoire national depuis la seconde guerre mondiale. Le dispositif provisoire ayant des niveaux d'alertes variables a été rapidement prolongé et est maintenu depuis s'inscrivant dans le paysage normal de la démocratie...

Les chalets portent des patronymes qui se combinent avec le lieu-dit ainsi Les Thovex c'est aussi le chalet Gaillard, du nom de la famille y habitant depuis des générations. Le notre est connu comme chalet Maurissen ou chalet sous le Col. La propriété nous a été transmise par nos parents (génération 1937 – 1940) et nous sommes 4 cousins à la gérer via une association.

Enfant, je me souviens être allé aider Firmin, le paysan du hameau d'en dessous, à faire les foin. Ce n'était pas d'une grande aide et il était heureux, comme nous gamins, de partager ce moment. Et puis Firmin et sa femme Renée avaient aussi les clefs du chalet, ils y jetaient un œil et ouvraient pour aérer avant que la famille n'arrive. Ma grand-mère leur donnait à laver les draps, on achetait les œufs, le poulet ou le lapin que Firmin venait nous monter ou que nous cherchions à la ferme. Certes, cette relation, même amicale et franche, était teintée du rapport de classes et on peut y voir un geste condescendant ou le petit plus exotique que les « riches » vacanciers demandent aux locaux.

Je ne crois pas que ce soit ce qui prédominait là. Ma grand-mère avait enseigné à des enfants du village, elle s'était adapté et plu dans le pays. Elle était restée. Elle avait apporté, via l'école, la toilette, les livres et la musique à toute une génération. Et puis, elle faisait faire de la luge et du ski aux écoliers ! C'était un sport de riches et une incongruité pour les habitants de la vallée, Mme Béliard leur faisait découvrir tout ça, la beauté du pays et ne pas avoir peur de la montagne. Elle et toute notre famille avons cette action ancienne comme capital humain. Ce souvenir a traversé les années. Ce fut une auréole au dessus de nos têtes qui nous faisait plus ou moins consciemment nous dire ou nous sentir différents. Nous n'étions pas des touristes mais des *gens du pays*. C'est ainsi que nous regardions les nouveaux venus dans la vallée avec au mieux de la commisération ou au pire de la supériorité. Et ceci rejoignait aussi des réalités plus tangibles et prosaïques : il y avait un tarif spécial *gens du pays* pour les billets du TMB et les remontées mécaniques. Tout ça a disparu dans un mélange de rationalisation économique, d'informatisation du système et de perte de sens et d'usage.

Mais cette question d'être du pays est intéressante et complexe. Et il y a là beaucoup de tensions, de non-dits et de jugements mutuels entre les groupes. Ainsi les *gens du pays* bien qu'ils aient petit à petit remplacé le TMB et les services locaux par leur 4x4 et des courses au supermarché se plaignent de la désertification empathique, de l'abandon des valeurs d'autrefois. Le phénomène est considérablement moins fort que dans d'autres régions, mais les locaux qui ont vendu le pays au tourisme et à ses industries ou qui ont été emporté dans ce phénomène (Firmin travaillait l'hiver comme perche-man) se sentent envahis, dépossédés de *leur* pays.

Mais n'oublions pas encore là de souligner que les responsabilités ne sont pas les mêmes entre un entrepreneur local issu d'une famille puissante qui possède station et hôtels et le paysan du coin qui complète son salaire annuel en ramassant les poubelles du complexe de loisir.

Il ne se développe pas ici ou pas encore une véritable haine du touriste, faite d'impatience et de colère à l'égard de celui qui a tout pouvoir par l'argent et va presque jusqu'à acheter inconsciemment l'autochtone lui-même. Il y a indifférenciation et il suffit de *n'être pas d'ici*, de se trouver dans le flot pour être cataloguer riche, pressé et impoli. Or c'est vite fait de ne pas être du pays, les frontières ne sont pas toujours visibles, parfois très proches et gagner cette étiquette est très long et jamais définitif. On commencera toujours par se rappeler qu'elle ou lui n'était pas du coin. Ce sont pourtant les gens d'une ville (même si le phénomène maintenant est tiré par des gens qui spéculent de loin sur l'immobilier) qui louent très cher, en Rbn'b ou pas, via internet souvent, des logements en hautes saisons.

Les 4x4 locaux passent sur la piste mais il n'est pas toujours facile de leur demander de monter ceci ou cela. Tout le monde est pressé, on se connaît moins ou plus du tout. Des fossés restent ou se creusent entre des gens et les styles de vie. Nous, on connaît Christian et sa famille. Ils tiennent un chalet d'alpage avec des chèvres et des cochons et aussi un chalet bar-snack ouvert à la belle saison pour compléter les salaires. On lui demande quand on a besoin. Et c'est vers lui qu'on vient car, les « gens comme nous », les *gens du pays* n'occupent pas les chalets tout le temps ou quand nous

sommes là. On se visitait souvent entre chalets avant. Ça reste, un peu. Nous on garde des liens privilégiées avec deux chalets/familles qui se connaissent depuis 3 générations et qui ne sont pas loin, à flanc de coteaux. Mais, je ne sais plus quel est le nom de ceux qui sont au mont Rosset, à la Chaîne ou aux Tuffes.

Le temps et les gens passent, le dérèglement climatique avance et on ne voit pas toujours ce qui a fondu. Le glacier recule, la montagne est plus grise et pierreuse et les gens, toujours plus nombreux, viennent de partout skier sur des petits bouts de neige, prendre des selfies avec l'Aiguille du midi derrière. Il faut du temps pour être dans un pays.

Matthieu